

[Rechercher](#)[Connexion](#)[Créer mon blog](#)

LE CURIEUX DES ARTS

GILLES KRAEMER

[Accueil](#) [Contact](#)

Jean Bedez. De sa lutte à la mine graphite / galerie Suzanne Tarasiève, Paris

26 Septembre 2014

Jean Bedez. *L'art du combat*. Galerie Suzanne Tarasiève, Paris, septembre 2014 © photographie Le curieux des arts Antoine Prodhomme



L'Art du combat aux échecs est l'intitulé de l'ouvrage du joueur d'échecs David Bronstein, relatant le tournoi de Zurich de 1953 auquel Jean Bedez (né en 1976) emprunte le titre de sa première exposition personnelle chez Suzanne Tarasiève. Uniquement des dessins. Sa seule arme pour mettre échec et mat la blancheur du papier : le crayon. Rien que des mines et des mines graphites pour des dessins d'une virtuosité totale, absolue, sidérante, le plaisir à l'état pur - le plus grand de 143 sur 272 centimètres de la revisitation de *La Cène* de Léonardo : *Le Cénacle* aux visages absents – dessins auxquels il consacre des heures et des heures, des mois et des mois.

Alors surgit un autre cheval, rouge-feu ; celui qui le montait, on lui donna de bannir la paix hors de la terre, et de faire que l'on s'entregorgéât ; on lui donna une grande épée., 2012. Dessin à la mine de graphite, papier canson 224g/m², 140 x 211 cm. Encadrement bois blanc, plexiglas. 146 x 217 cm encadré.

Remerciements galerie Suzanne Tarasiève, Paris

Les échecs, jeu de stratégies entre l'Est et l'Ouest, en des périodes de guerres pudiquement dites froides, moments de combats diplomatiques entre Washington et Moscou, à "fleurs mouchetés", qui virent l'Étatsunien Bobby Fischer "battre" - encore un mot issu de la dialectique militaire comme l'est *L'Art du combat* à l'intitulé si proche de *L'Art de la guerre* rédigé dans la Chine des "Royaumes Combattants" - le Russe Boris Spassky en 1972 et remporter le titre de champion du monde. C'est ce moment interprété par Jean Bedez en trois séquences, le scénario de cet instant historique où les U.S.A. ravirent à l'U.R.S.S. leur couronne de maître des échecs. Pas de soldat mais des pions, des fous, des tours, des cavaliers, des rois, des reines pour un dialogue muet entre ces deux hommes. L'on ne voit même pas le plateau, cet espace du combat ; l'un des "adversaires" est de dos, l'autre de face l'observant par en dessous.

Échec et mat.

Et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre., 2014. Dessin à la mine de graphite, papier canson 224g/m². Encadrement bois blanc, plexiglas. 146 x 217 cm encadré.

Remerciements galerie Suzanne Tarasiève, Paris

Stratégie du combat par le jeu, mais aussi conflits réels avec, présentés pour la première fois ensemble, les quatre dessins selon *l'Apocalypse* de Jean, cette ré-interprétation de la rupture des quatre premiers sceaux voyant l'apparition des chevaux blanc, roux, noir et verdâtre montés par des cavaliers annonciateurs de combats, famines et de la fin du monde. Comment ne pas convoquer Albrecht Dürer dont un des bois de *l'Apocalypse* : *Saint Michel terrassant le dragon* rouge feu, agrandi, est présenté ici ? Chez Jean Bedez, aucune trace des hommes qui ont provoqué tous les désordres, comme si seule la justice divine et invisible pouvait parler. Les cavaliers sont absents. Demeurent les chevaux. L'un allongé dans un fumoir de style gothique au vitrail allusif à Robert Le Cavalier de la Salle explorateur du continent nord-américain, le second sacrifié sur la table de la salle de conférence du 33e sommet du G8, l'un couché dans un salon dont le mur éventré s'ouvre sur une ville lybienne bombardée et le quatrième gisant dans le chœur de la cathédrale de Rouen, Notre-Dame de l'Assomption. Dans des heurts de l'histoire présente et passée, l'écriture allusive de Jean Bedez convoque les conquêtes de nouveaux territoires au nom de la foi, les dérèglements financiers induisant des désordres économiques, les guerres civiles et mondiales, les maladies. Pouvoirs politiques, bancaires, économiques, militaires ne forment plus qu'un pour un monde sans horizon.

Un monde sans horizon, dévolu à la ruine et contenu dans *Stabat Mater Dolorosa*, tirant son nom d'une tapisserie d'Aubusson intacte représentée sur ce dessin : *La Déploration de Marie* ou *Stabat Mater Dolorosa*. Tout repère est perdu dans cette recomposition d'un espace reconstruit, détruit plutôt par Jean Bedez, à partir d'éléments empruntés dans un musée et dans un théâtre.

Le monde de l'anéantissement où l'homme n'est plus.

Jean Bedez serait-il un nouveau Jean, le Voyant de Patmos ? Jean, peintre de l'écriture ?

Gilles Kraemer

Stabat Mater Dolorosa, 2013. Dessin à la mine de graphite, papier Canson 224 g/m², 140 x 212 cm. Encadrement bois blanc, plexiglas. 146 x 218 cm encadré.

Remerciements galerie Suzanne Tarasiève, Paris

Jean Bedez. *L'Art du combat*

6 septembre-4 octobre 2014

galerie Suzanne Tarasiève

7, rue Pastourelle – 75003 Paris

renseignements 01 42 71 76 54

<http://www.suzanne-tarasiève.com/>



Accueil > Next > Culture > Arts

Galeries du Marais: la rentrée des artistes

HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX 9 SEPTEMBRE 2014 À 17:24



«Alors surgit un autre cheval, rouge-feu; celui qui le montait, on lui donna de bannir la paix hors de la terre, et de faire que l'on s'entr'égorgeât: on lui donna une grande épée», de Jean Bedez (2012). Dessin crayon graphite sur papier Canson. (Photo Courtesy Suzanne Tarasiève, Rebecca Fanuele)

GUIDE Sélections et découvertes parmi les expositions du quartier parisien.

Comme chaque année, une quarantaine de galeries du quartier du Marais à Paris, qui en regroupe beaucoup, faisaient leur rentrée en commun le 6 septembre. Dans ce marathon, plusieurs expositions tiennent le haut du pavé.

D'abord quelques poids lourds, à commencer par la galerie Marian Goodman qui montre des photographies de David Goldblatt sur l'Afrique du Sud, où il est né en 1930. L'exposition est spécifiquement dédiée à sa série *Structures*, débuté pendant l'apartheid et qu'il continue aujourd'hui avec une vision de la société sud-africaine à travers l'architecture.

Juste en face dans la cour, la galerie Jean-Gabriel Mitterrand présente la première exposition personnelle de Nam June Paik (1932-2006) à Paris depuis plus de vingt ans. Il a rassemblé cinq œuvres de l'artiste, pionnier de l'art vidéo au début des années 60, et notamment trois tableaux de 1989 en référence au film *Casablanca* de Michael Curtiz. On y voit également une grande installation murale, *Musical Clock*, parfait exemple de la façon dont Paik a, le premier, utilisé de petits téléviseurs portables qui décalent ici le mouvement d'un pendule.



«Musical Clock» de Nam June Paik (1989).
Photo Nam June Paik, courtesy Galerie Mitterrand

La page historique continue chez Daniel Templon avec un hommage à Anthony Caro (1924-2013). Régulièrement considéré comme le grand maître de la sculpture contemporaine, il en donne ici une belle leçon d'inventivité, de renouvellement et de réflexion sur l'équilibre, l'harmonie et la façon de faire tenir ensemble des lignes, des courbes, des

volumes dans un espace donné.

BAS-RELIEFS SUR ROULETTES

On rajeunit les cadres chez Emmanuel Perrotin avec, en particulier, Laurent Grasso qui investit tous les espaces de la galerie principale. Pour cette première et très attendue exposition personnelle ici, l'artiste propose un parcours intitulé *Soleil double*. Avec d'importants moyens mis à sa disposition, Grasso relève le défi, fait preuve d'une grande maîtrise et résume bien les différents thèmes de sa réflexion (voyage dans le temps, télescopage d'époques, instabilité et complexité du réel, etc.) sur différents supports (vidéo, vitrines, peintures sur bois...) qui lui permettent d'architecturer son récit.



«Soleil double» de Laurent Grasso, à la galerie Emmanuel Perrotin. Photo courtesy galerie Perrotin

Dans le second espace, Wim Delvoye transforme le caoutchouc des pneus en dentelle, fait faire des nœuds en huit à des roues de vélo, donne la berlue à une tour en marbre et transforme des valises recouvertes d'aluminium rehaussé en bas-reliefs sur roulettes. Avec, comme toujours chez lui, le détournement, l'humour, les questions posées au couple artisanat-haute technologie qui caractérisent son travail.

Fidèle à ses thèmes de l'hybridation, du masque, du cadre... Orlan montre, chez Michel Rein, une belle série d'une dizaine de photos inédites réalisées à partir des masques de l'opéra de Pékin, avec réalité augmentée et des travaux plus anciens en complément.

CHEVAL ABANDONNÉ

Pas facile d'accès, mais d'une grande efficacité visuelle, le mélange d'œuvres (photos, vidéos, installations) d'Anna Gaskelle et Douglas Gordon chez Yvon Lambert est également un moment fort de cette rentrée. Par la qualité de l'installation, qui alterne vidéos autour de la danse, photos, sculpture, et interroge notre rapport au corps.

Construite autour d'une vidéo avec miroir, l'exposition de Françoise Pétrovitch à la galerie Sémiose montre l'éventail de ses techniques (peinture, lavis d'encre, céramique...) pour créer son monde lié à l'enfance, avec ses contes, ses jeux de colin-maillard, son pays des merveilles ou des inquiétudes.

Enfin, côté découvertes, émergent les extraordinaires dessins de Jean Bedez (né en 1976) à la galerie Suzanne Tarasieve. On s'arrêtera notamment sur ses quatre grands formats qui ont nécessité de six mois de travail chacun, regroupés sous l'intitulé *les Cavaliers de l'Apocalypse*. Hallucinant, à l'image de ce cheval abandonné en plein milieu d'un salon aux murs explosés ouverts sur une ville dévastée.

Henri-François DEBAILLEUX

*Dessin*

Jean Bedez – L'art du combat

TTT On aime passionnément
★★★★★ (aucune note)

Muni d'une multitude de crayons à mine, tendre ou dure, et d'un spot de 1 000 watts, l'artiste français Jean Bedez est un obsessionnel du dessin précis, en très grand format, exécuté de nuit comme de jour. Et il lui a fallu des heures de patience et d'obstination pour réaliser ses grandes compositions graphiques que la galerie Suzanne Tarasieve, dans le Marais, dévoile pour sa rentrée. Autour des grands thèmes des Cavaliers de l'Apocalypse, Jean Bedez narre, dans ses dessins géants, des histoires à la fois héroïques et absurdes et aime camper des décors d'église ou de grand bureau présidentiel, signes de pouvoir. Un opus dense entre Moyen Age et monde moderne, à découvrir avec appétit !

Laurent Boudier.

Tags : Dessin

Jean Bedez : un artiste pugnace et talentueux

Art & Culture Jeudi, 23 octobre 2014 17:09 Peopleactmagazine

J'aime Partager 81 tumblr. Pin it Tweeter 3

L'exposition monographique de **Jean Bedez** à la galerie Suzanne Tarasieve (#Paris) a permis à un public nombreux d'appréhender ses ensembles de dessin à la mine graphite, à la technicité maîtrisée, foisonnant de symboles et figures que l'artiste assemble avec intelligence, et maestria.



Et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre (2014) © Jean Bedez. Dessin à la mine de graphite, papier Canson 224g/m² – 146 x 218 cm – encadré. Photo © Rebecca Fanuele. Courtesy Galerie Suzanne Tarasieve, Paris.

Un visiteur pressé voire blasé n'y verrait qu'une redite moderne d'un Albrecht Dürer ou d'un Leonard de Vinci. Mais en y regardant mieux, on remarquera que la transposition des quatre cavaliers de l'Apocalypse fait se percuter des références tout autant à la Guerre de Libye, au G8 qu'à une société capitaliste bourgeoise en déclin. Sa réinterprétation de la Cène se truffe d'oblitérations géométriques toutes modernistes.

Jean Bedez se nourrit des maux, images et motifs, de notre âge contemporain...

Pour lui, l'art du dessin ne se voit pas dans une fulgurance du geste créatif mais dans un patient travail de révélation par des couches successives de **graphite** tout autant des motifs que de la lumière laissée par le papier canson resté blanc. Dire que l'artiste consacre **entre 600 à 800 heures par dessin** est certes remarquable mais vain. Jean Bedez ne cherche pas à battre des records, juste à nous donner à voir son monde immense, généreux et sensible, lentement. L'artiste présentera de nouveaux dessins à l'occasion de **Drawing Now**, le salon du dessin contemporain en mars 2015, à Paris.



Prisca Mounier
#PAM (2014)